

Zeitschrift: Jahrbuch für Kunst und Kunstpflage in der Schweiz = Annuaire des Beaux-arts en Suisse
Herausgeber: Paul Ganz
Band: 4 (1925-1927)

Artikel: Le peintre Melchior Wyrsch, sa famille, son iconographie et celle de sa femme
Autor: Blondeau, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-889723>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PEINTRE MELCHIOR WYRSCH, SA FAMILLE,
SON ICONOGRAPHIE ET CELLE DE SA FEMME.
PAR GEORGES BLONDEAU.
AVEC TROIS PLANCHES (1—3).

Lorsqu'à peine âgé de cinquante quatre ans, et dans le plein épanouissement de son talent, Melchior Wyrsch fut frappé, en 1786, de l'infirmité la plus cruelle qui puisse atteindre un artiste, il abandonna ses pinceaux et se retira dans la maison qu'il avait fait construire au pays natal. C'est là que le peintre aveugle passa les douze dernières années de sa vie, parcourant les prairies du riant Niedwald pendant l'été, sous la conduite des jeunes pâtres. Durant les longues soirées de l'hiver, il mit à exécution son projet d'établir la généalogie de sa famille, dont l'une des branches allait s'éteindre avec lui. A cet effet, il fit effectuer de nombreuses recherches dans les archives paroissiales et communales des environs. Puis, au cours des années 1796 et 1797, il dicta à sa nièce, Vincentia Wyrsch, le texte de son *Livre de famille*, que possède actuellement son arrière petit-neveu, M. le docteur Jacob Wyrsch à Buochs.

On y lit que la famille Würsch est originaire d'Emmetten, petite commune du Niedwald, qui fit partie de la paroisse de Buochs jusqu'en 1491, et qu'elle appartenait à la bonne bourgeoisie et même à la petite noblesse du pays. Ses armoiries, reproduites dans plusieurs tableaux du maître, étaient: *d'azur à une double croix d'or, accompagnée d'un croissant d'or en chef et de trois étoiles d'or, deux en chef et une en pointe*. Plusieurs WÜRSCH furent baillis de Bellinzona, au milieu du 16me siècle; d'autres s'établirent dans le canton d'Uri.

Jost WÜRSCH, porte-étendard et conseiller communal d'Emmetten en 1597, épousa Julienne Gut; leur fils, Jean, marié à Christine Blätter en 1634, devint, en 1659, régisseur des biens écclesiastiques de Buochs.

De ce mariage naquit Melchior Würsch, qui occupa la charge de son père et devint conseiller en 1658, après avoir épousé sa cousine, Marie Würsch, d'Emmetten. A la fin de la même année, les époux eurent un fils prénommé Jacob qui fut bailli de Buochs, épousa en 1692 Marguerite Käslin, et mourut en 1713.

Celui-ci possédait une maison, avec d'importantes propriétés agricoles et forestières sur le territoire de Buochs. Son fils, Balthazar François Xavier, né en 1703, les augmenta par son mariage, en 1728, avec Marie Anne Claire, fille du chevalier et landaman Jean Jacob Ackermann, d'Emmetten, et de Marie Geneviève Lessi.

Balthazar François Xavier Würsch fut pendant longtemps officier du sel, avec son parent le vice-landaman Jean Joseph Würsch, puis député de son canton à la diète. En 1750; il devint bailli de Pollens, dans le Tessin, et l'année

suivante, membre du Conseil cantonal. Sa femme lui donna neuf enfants, cinq garçons et quatre filles.

Le troisième de ces enfants naquit à Buochs le 21 août 1732 et fut baptisé le même jour par le curé de la paroisse, Jean Balthazar Stulz. Ses parrain et marraine, le porte-étendard Jean Melchior Würsch, son oncle paternel, et Marie Marguerite Käslin, sa grand'mère, lui donnèrent, sur les fonts baptismaux, les prénoms de Jean Melchior Joseph.

Les ambitions d'avenir pour son fils, que rêvait Balthazar Würsch ne dépassaient pas l'horizon de ses pâtures et de ses forêts. Aussi quel ne fut pas son étonnement de constater que « le jeune *Melch* manifestait, dès sa jeunesse, un tel entraînement vers la peinture que tout conseil tendant à le diriger vers quelqu'autre occupation ne faisait que le mettre en colère ». Et, ajoute l'un de ses premiers biographes, « cet attachement était d'autant plus remarquable que la peinture était, à cette époque, un art pour ainsi dire inconnu dans ce canton.»¹⁾

Au cours de sa treizième année, Melchior Würsch obtint, de son père, l'autorisation de quitter le toit paternel et d'aller à Lucerne pour commencer son apprentissage chez Jean Suter, peintre décorateur. En 1748, le jeune artisan partit pour Einsiedeln, où il travailla sous la direction de Krauss qui était alors occupé aux fresques de la magnifique église de ce couvent.

L'année suivante, l'apprenti-peintre revint au pays natal. C'est à cette époque qu'il commença à changer son nom patronymique en celui de Wyrsch, qu'il conserva durant toute sa carrière artistique²⁾. Il obtint quelques commandes de portraits et tableaux pour les membres de sa famille, de ses amis et de ses protecteurs. Parmi ces derniers, il eut la chance de rencontrer le célèbre médailleur Jean Charles Hedlinger, qui lui conseilla de faire un voyage d'études en Italie. Dans son *traité de la peinture à l'huile du portrait*³⁾, et dans son *Livre de famille*, Wyrsch fixe la date de son voyage à Rome et à Naples à l'année 1753. Dans la Ville Eternelle, Wyrsch devint l'élève de Gaetano Lapi, et fit la connaissance du sculpteur bisontin Luc Breton.

De retour en Suisse, le jeune artiste ne trouva, dans les cantons d'Unterwald et de Lucerne qu'une clientèle insuffisante pour satisfaire ses besoins. Il se rendit, en 1759, à Zurich, où il rencontra des amis et des protecteurs dans la famille des Füssly, imprimeurs, littérateurs et artistes de talent. Il revint dans le Niedwald en 1762, pour épouser Marie Barbe Josèphe, née à Stans en 1741, fille du landaman Gaspard Remigi Kayser, de Thurmath, hameau de Buochs, dont il avait peint le portrait en 1756.

¹⁾ JEAN GASPARD FÜSSLY. *Geschichte der besten Künstler der Schweiz nebst ihren Bildnissen*.

²⁾ Son neveu, le major Franz Aloïs, adopta la même orthographe et obtint du Gouvernement cantonal qu'à l'avenir tous les Würsch de Buochs signeraient leur nom avec un *y* au lieu d'un *ü*.

³⁾ Edité par Curti, de Rapperswyl, en 1834.

C'est de cette époque que paraît dater le premier connu des portraits de l'artiste peints par lui-même, que possède le docteur Jacob Wyrsch à Buochs. Cette petite miniature, sur cuivre, de trois centimètres de haut sur deux de large, de forme ovale dans un cadre noir de l'époque, ne porte pas de signature visible, mais son attribution à Wyrsch ne fait aucun doute. Le peintre s'est représenté, le haut du buste de $\frac{3}{4}$ à gauche, vêtu d'un habit brun, s'ouvrant sur une cravate et un petit jabot en mousseline blanche. La figure jeune, également de $\frac{3}{4}$, est encadrée de cheveux chatains poudrés, roulés en boudins, avec catogan sur la nuque. Le strabisme de l'œil gauche, dont le modèle était atteint, apparaît nettement, sans aucun souci de dissimulation.

Durant les trois années qui suivirent son mariage, Wyrsch, suivant la coutume des peintres de cette époque, parcourut les cantons d'Obwald, de Niedwald et de Lucerne en exécutant des portraits ainsi que des tableaux religieux. Puis, désireux de se créer un foyer, il emmena sa femme à Soleure, en 1765, où il s'installa dans la maison du pharmacien Gassmann, pour lequel il brossa plusieurs panneaux décoratifs. Wyrsch réussit à se créer une belle clientèle parmi la noblesse et la bourgeoisie de ce canton, de même que dans celui de Schwyz.

On peut fixer à cette période de sa carrière artistique un charmant petit portrait que Wyrsch peignit de lui-même, qui est l'un des plus vivants de ceux où il reproduisit son image.

Ce tableautin, de 29 centimètres de haut sur 20 et demi de large, représente l'artiste vu à mi-jambes de $\frac{3}{4}$ à droite, travaillant assis dans son atelier. Il porte une robe de chambre brune, dont les revers laissent entrevoir le col et le plastron d'une chemise en toile blanche. Le bras gauche, appuyé sur le genou, tient une palette à couleurs. Le bras droit, dont la manche est retroussée et laisse passer le bouffant de celle de la chemise, est à demi-relevé. La main tient un pinceau dont la pointe touche une toile placée sur un chevalet non visible. Le dessin des mains, où Wyrsch excellait, fait ressortir la finesse de chacune des articulations. La figure, de face, fine et allongée malgré une certaine proéminence des temporaux, est encadrée par des cheveux chatains poudrés, roulés en boudins et relevés au dessus d'un large front, que menace déjà une calvitie naissante. Le catogan est à peine indiqué. Le regard se porte vers la gauche avec une douceur que n'altère pas le strabisme, peu prononcé ici de l'œil gauche. Cette bonne petite toile, qui n'est ni datée ni signée appartient à M. Martin Gyr, ancien maire d'Einsiedeln.

Le musée historique de Stans possède un beau tableau, déposé par la Fondation Gottfried-Keller, qui est considéré comme étant le portrait de Mme. Wyrsch. Nous ne partageons pas cet avis, tout en ne soulevant aucune objection contre l'attribution qui en a été faite au maître de Buochs. Il paraît impossible que cette femme à la figure assez jeune et distinguée, à la chevelure poudrée relevée sur un haut postiche, aux gestes gracieux, portant une ravissante toilette de soie de



Portrait de Mme WYRSCH
Musée de Besançon



Portrait de MELCHIOR WYRSCH
Musée de Besançon

couleur lilas, puisse être la ménagère aux traits durs et austères, sans grâce et sans beauté, comme sans charme, que fut Marie Barbe Kayser, restée toujours fidèle à son costume national, et que nous retrouverons plus loin. Nos recherches ont permis d'établir que ce portrait n'est autre que celui de Mme. Zelger, dont Mme. de Man, à Lugano, possède une réplique, avec quelques modifications de détail.

Les nombreux portraits que Wyrsch a laissés dans les cantons de Soleure et de Schwyz, de 1765 à 1768, sont la preuve de ses remarquables progrès dans ce genre. Parmi ses tableaux d'autel de la même période, il en est un qui atteste que notre peintre n'aurait pas été au-dessous de sa tâche, s'il avait été choisi, comme il le désirait, pour la décoration de la cathédrale de St-Urs et St-Victor.

Selon toute vraisemblance, c'est dans cette ville de Soleure que Wyrsch peignit le grand panneau de 5 mètres de hauteur sur 1 mètre 50 de largeur, qui orne le maître-autel de l'église de Næfels, canton de Glaris: *La Nuit de Noël*, ou *La Nativité de Jésus-Christ*. Cette toile, peinte dans la manière du Corrège, représente au centre, couché dans la crèche de Bethléem, l'Enfant-Dieu dont le visage rayonne d'une lueur céleste, et éclaire l'obscurité de l'étable. D'un côté, la Vierge, à genoux, se remarque par sa grande beauté; de l'autre, St-Joseph debout contemple le bambino, avec une douce vénération. Dans les airs, un chœur d'anges et d'angelots entonne le *Gloria in Excelsis*. Des pâtres ont quitté leurs prairies et sont venus se prosterner devant le Sauveur du Monde. Parmi eux, il en un qui regarde les spectateurs, et dont on ne peut manquer de remarquer le strabisme. C'est en effet l'artiste qui, sous la figure d'un berger adorateur, s'est représenté lui-même, suivant la coutume assez répandue des Primitifs et des peintres de la Renaissance.

On sait aujourd'hui que Wyrsch quitta Soleure à l'automne de l'année 1768 seulement, pour aller en France. Il avait hâte de rejoindre le compagnon de son voyage à Rome, le sculpteur Luc Breton. Tous deux avaient conçu le projet hardi de fonder, à Besançon, une école gratuite de peinture et de sculpture. Ils le réalisèrent en 1773, après de nombreuses démarches, grâce au patronage de M. de Lacoré, intendant de la Province. Cette école prospéra d'année en année, et attira plusieurs élèves de la Suisse et de la France-Comté qui se sont fait un nom parmi les bons peintres de la fin du 18me et du commencement du 19me siècle.

L'un de ces derniers, resté inconnu, fit le portrait de son professeur ainsi que celui de sa femme, Marie Barbe Kayser. Ces deux petites toiles, de 29 centimètres et demi de haut sur 19 de large, appartenaient à M. Léon Allard, peintre-décorateur à Besançon; elles se trouvent actuellement au musée des Beaux-Arts de cette ville. Il n'est pas possible de fixer exactement la date de l'exécution de ces portraits, d'ailleurs assez médiocres.

Marie Barbe Kayser paraît âgée de 35 à 40 ans; elle n'est ni gracieuse ni jolie. Cependant ses grands yeux gris éclairent son visage quelque peu vulgaire,

vu de $\frac{3}{4}$ à gauche. Ses cheveux, qui commencent à grisonner, sont serrés sous un bonnet noir garni d'un volant en mousseline plissée. A son cou, un ruban de velours noir supporte une croix enrichie de quatre pierres de couleur et d'une perle longue. Sur le corsage bleu-vert, est drapé un fichu de mousseline blanche bordé de dentelle.

Melchior Wyrsch est vu de $\frac{3}{4}$ à droite, dans un habit marron fermé en haut par un seul bouton et laissant voir une cravate et un petit jabot de mousseline. La figure, de face, est assez forte en couleurs et moins osseuse que dans les portraits postérieurs. Les cheveux poudrés sont roulés sur les tempes par un seul boudin et retenus par un catogan. Par une délicate attention, l'élève-peintre a rectifié l'asymétrie des yeux, de sorte qu'ici le modèle ne louche que d'une façon peu apparente, qui n'a rien de disgracieux.

Il n'en est pas ainsi dans le portrait que Wyrsch a fait de lui-même et qui se trouve à l'Hôtel-de-Ville de Salins. On peut avec certitude fixer l'exécution de cette toile à l'année 1777. Son ami et protecteur de Zurich, Jean Gaspard Füssly, consacrait alors au professeur de peinture de Besançon un article élogieux dans son ouvrage: *Geschichte der besten Künstler der Schweiz nebst ihren Bildnissen*; il en surveilla l'impression chez Orell Gessner Füssli et Co., qui fut terminée en 1779. L'écrivain-artiste, désireux d'y joindre un portrait du peintre, le demanda à celui-ci. Wyrsch se représenta, sur un fond gris-vert, de buste de $\frac{3}{4}$ à droite, dans un habit brun-rouge sur lequel se rabat le col de la chemise en toile blanche. Le visage, d'une carnation bistrée, est plus anguleux que dans les portraits précédents. Le menton carré et proéminent, les sourcils chatains et accentués, le front légèrement plissé accusent la force de son caractère helvétique. La calvitie, déjà presque complète, est dissimulée par une perruque blanche à doubles boudins, laissant apercevoir l'oreille gauche. Sur la pommette droite on remarque, pour la première fois, un petit nœvus. Les yeux bruns, trahissent une légère fatigue. Le strabisme du gauche est fortement accentué.⁴⁾

C'est, à n'en pas douter, de ce portrait que s'inspira J. H. Lipps pour exécuter la gravure sur cuivre qui illustre l'ouvrage de Jean Gaspard Füssly. Cette pièce porte la signature du graveur, la date de 1777 et le titre: *Joh(ann) Melchior Joseph Würsch*. Elle reproduit exactement, sauf quelques détails du costume, le portrait de Salins; mais, en accentuant fortement les traits du modèle, elle donne au visage une expression de dureté que n'a pas l'original.

M. le Dr. Zettel, professeur à Stuttgart, allié à la famille Keyser, de Stans, possède une excellente miniature de 4 centimètres de haut sur 3 de large, représentant Wyrsch peint par lui-même, en costume de ville. La date

⁴⁾ Cette toile, de 0,43 sur 0,30, dans un cadre doré moderne est portée au catalogue du Musée sous le N° 154. Sur le châssis, on lit la notice suivante, écrite au 19me siècle, dont nous ne relèverons pas les erreurs: *Wirsch de Lucerne, professeur de peinture nombre d'anneé (sic) à Besançon, 1788, peint par lui-même. Payé dans le temps 6 luis d'or.*

de cette peinture peut être fixée approximativement à 1777 ou 1778. Ici, les traits du visage, de même que le strabisme de l'œil droit, sont également accentués, mais sans rudesse.

Cet aspect sévère est encore plus apparent dans le buste en terre cuite, modelé par Luc Breton en face de son ami et collègue, vers la même époque. Ce morceau, d'un réalisme impressionnant, qui rappelle dans une certaine mesure le célèbre *Ecorché* de Bandinelli, détonne avec le classicisme habituel des œuvres du statuaire bisontin. Wyrsch est représenté le buste nu; les clavicules, les côtes et les muscles du cou très-saillants, attestent la maigreur proverbiale du maître de Buochs. Le visage, légèrement relevé, aux traits durs, indique la volonté tenace et l'ardeur au travail, qui furent les qualités dominantes de ce fils de ses œuvres. Le nez fort, la bouche et les oreilles allongées, le front haut et soucieux ressortent ici avec plus d'acuité que dans la couleur des portraits à l'huile. Le strabisme de l'œil gauche, très visible, et la calvitie complète du modèle achèvent de donner à ce buste une originalité qu'on s'efforcerait vainement de retrouver dans les bustes à l'antique, très en faveur à cette époque.

Nous n'avons trouvé aucun dessin de ce buste, qui ait été exécuté par l'un ou par l'autre des élèves du professeur; et cependant nous savons que ceux-ci travaillaient généralement d'après le nu ou la bosse.

Par contre, le beau portrait que Wyrsch peignit de lui-même en 1780 a plusieurs fois servi de modèle à ses meilleurs disciples. Ceux-ci ne pouvaient témoigner plus hautement leur reconnaissance à celui qu'il s'était tant dépensé pour les guider dans la carrière de l'Art.

Cette toile, qui fut offerte au Musée des Beaux-Arts de Besançon par le savant érudit Auguste Castan, pendant le temps qu'il exerça les fonctions de Conservateur de ce dépôt, porte le No. 500 de son catalogue. De 50 centimètres de haut sur 45 de large, elle est présentée dans un cadre doré de l'époque.

Wyrsch s'est peint en buste légèrement de $\frac{3}{4}$ à droite, drapé dans un vêtement de couleur sombre, ouvert sur un col et un petit jabot de mousseline blanche plissée. Le visage, merveilleusement dessiné, et peint dans une carnation un peu brune, affecte un ovale régulier, expressif sans dureté aucune, avec même une pointe de douceur qui donne à cette figure un air de calme et de bienveillance. La tête est couverte d'un volumineux berret d'atelier de couleur grise, relevé à droite par un nœud de ruban et laissant apercevoir une mèche folle de quelques cheveux dans la nuque. Les plis du berret, harmonieusement disposés, retombent sur le côté gauche, en ménageant une demi-ombre sur le haut du visage et de l'œil droit. Par une particularité curieuse, c'est à l'œil droit que l'on constate ici le strabisme du peintre, contrairement à certains autres portraits étudiés plus haut, où l'avons signalé à l'œil gauche. Cette constatation permet d'inférer que Wyrsch louchait tantôt d'un œil, tantôt de l'autre. Elle explique pourquoi le peintre a tant souffert de cette infirmité durant toute sa carrière artistique si laborieuse

et les raisons pour lesquelles il finit par être atteint de la cataracte par suite de surmenage.

Le premier biographe français de Melchior Wyrsch, Francis Wey⁵), apprécie ce tableau sans beaucoup d'enthousiasme, malgré son culte pour l'artiste. « Le portrait de Wyrsch » écrit-il, « est plus sombre (que celui de l'architecte Nicole, également au Musée de Besançon). Coiffé d'une toque étrange, drapé dans une étoffe brune, le masque à demi-plongé dans une ombre intense, il jette au spectateur un coup d'œil perçant. Les traits sont grands et peu harmonieux; les yeux (?) qui louchent, ont l'air de vous contempler en dedans et en dehors. Le menton est lourd, la physionomie se résume dans une idée de volonté qui implique plutôt la précision que le culte de l'idéal. C'est un portrait d'atelier inspiré de Caravage ou de Moïse Valentin ». Il est permis de ne point partager l'avis de F. Wey, dont les dernières lignes rachètent heureusement la pompeuse phraséologie des précédentes.

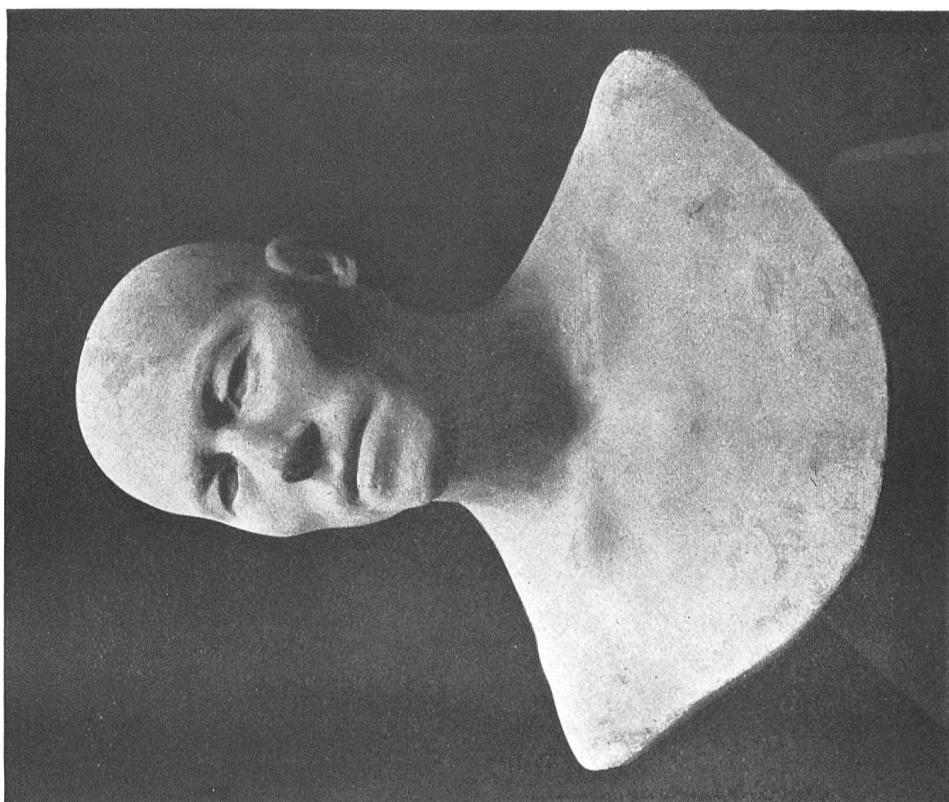
Une autre appréciation, aussi fragile que surannée, et qui fait toucher du doigt l'insuffisance de certains critiques d'art du siècle dernier, est celle de Clément de Ris⁶). L'ancien conservateur du Louvre visita le musée de Besançon en 1861, c'est-à-dire à une époque où l'on professait, pour les productions de l'Ecole Française du 18me siècle, le superbe et arrogant mépris de l'Ecole Romantique. Ce pontife de la critique d'art, dont les œuvres sont aujourd'hui reléguées dans la poussière de l'oubli, commit l'imprudence de juger l'Oeuvre entier de Wyrsch sur les quatre ou cinq tableaux qui étaient alors exposés dans ce dépôt. Il n'a pas craint d'écrire: « Les œuvres de Wirsch (sic), né en 1724(!) qui avait étudié à Rome et à Paris (!!) ne méritent pas de sortir de l'obscurité où elles ont végété jusqu'à ce jour ». — C'est bien le cas de dire que cet inspecteur des Beaux-Arts en a parlé comme un aveugle des couleurs!

On aurait pu admettre que *La Nativité*, qui est une toile médiocre, et *La Jeunesse de la Vierge*, dont le réalisme peut choquer la sensibilité d'un esthète, n'aient pas réussi à plaire à Clément de Ris. Mais le qualificatif de « honnêtes productions d'un honnête professeur de dessin » sent la pédanterie. Ensuite il consent à ajouter ces mots: « Seul le portrait de l'auteur présente une petite valeur ». Cette appréciation est insuffisante; elle prouve, une fois de plus, qu'en matière de critique d'art, il n'y a pas de dogmes. Malgré F. Wey et Clément de Ris, le portrait de Wyrsch reste et restera l'un des chefs d'œuvre du maître portraitiste, digne d'être convoité par la Galerie des Uffizi.

L'année suivante, 1781, Wyrsch fit une réplique de son portrait d'atelier, dans un ovale de 0,53 sur 0,42, c'est-à-dire à peu près dans les dimensions de l'original, qui est rectangulaire. Cette toile se trouve actuellement au Musée

⁵) *Melchior Wyrsch et les peintres bisontins*. Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1861, p. 25 à 52.

⁶) Comte L. CLÉMENT DE RIS. *Les musées de province*, 1861, tome II p. 81.



Buste de MELCHIOR WYRSCH par LUC BRETON
Musée de Besançon



Buste de MELCHIOR WYRSCH par F. KAISER
Apt. à M. Zelger à Lucerne

historique de Stans. Elle porte, au verso, la mention suivante, qui paraît être d'une écriture du commencement du siècle dernier: *Johan Melchior Joseph Würsch, maler, geboren zu Buochs in Unterwalden den 21 Augustmonat 1732, wäre Professor der Mahlerei-Académie zu Bizantz vom 17 mayen 1772 bis 1784, verlore das Gesicht gentlich an 1786 in Lucern, als Professor der Zeichnungschuol. Würsch malte dieses sich selbst 1781.*

Parmi les copies de l'original de ce portrait qui furent exécutées par les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts de Besançon, la meilleure, quoique très inférieure à l'œuvre du maître, nous paraît être celle qui orne l'appartement de l'évêque, dans l'abbaye d'Engelberg. La toile, de forme rectangulaire, de 45 centimètres sur 35, porte au dos la signature: *J. Martin Obersteg* et la date 1782.

Plusieurs lithographies, genre très en vogue au milieu du 19me siècle, ont été tirées d'après le même portrait. La plus ancienne, à notre connaissance, est celle que possérait un amateur d'art éclairé, grand admirateur des œuvres de Wyrsch, feu M. Otto Frölicher, industriel à Grellingen (Jura Bernois). Elle est l'œuvre médiocre de Frédéric Dietler, et porte, avec les initiales de l'auteur, la date de 1821. Le jeune artiste s'est contenté de dessiner, sans beaucoup d'exactitude, sur la pierre lithographique, le modèle tel qu'il l'avait sous les yeux; de sorte que l'image, reproduite sur le papier, est renversée de gauche à droite.

En 1860, parut pour la première fois en France une étude sur Melchior Wyrsch et son œuvre, qui fut une révélation. Insérée dans les Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs de cette année, sous la signature de l'excellent critique d'art qu'était Francis Wey, elle fut illustrée d'une belle lithographie. Due au crayon de Victor Jeanneney, peintre paysagiste, fondateur du Musée de Vesoul ⁷⁾, et tirée dans une teinte bistrée, du format de 0,14 sur 0,105, elle est une image, également renversée, du tableau du Musée de Besançon, représentant le maître de Buochs. Une autre copie fidèle, dans un format très légèrement réduit de la précédente et, comme elle renversée, a été tirée sur les pierres de A. Grimminger à Zurich, pour illustrer le travail consciencieux de S. J. Hess: *Das leben des Bildnitz- und Historien-Malers Johann Melchior Joseph Würsch von Buochs*, qui a paru dans le *Neujahrsblatt der Künstergesellschaft in Zürich*, pour 1863.

Le Musée des Beaux-Arts de Bâle a acquis, en 1918, l'esquisse au fusain, rehaussée de craie, sur papier, d'un portrait de Wyrsch, qui paraît avoir été exécutée par le maître lui-même ou par l'un de ses meilleurs élèves. (*Oeffentliche Kunst-Sammlung in Basel*, LXX. Jahres-Bericht 1919, p. 13.)

Dans une Ecole des Beaux-Arts, il n'est guère de rapins doués d'une certaine facilité de crayon qui n'aient été pris de l'envie de portraiturer, voire même de caricaturer le professeur. Marcellin Combette, l'un des élèves préférés de Wyrsch et son jeune pensionnaire, connaissait mieux que ses camarades le caractère

⁷⁾ G. BLONDEAU. *Victor Jeanneney peintre et professeur de dessin. 1832—1885.* Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1911, de 175 pages.

bon mais vif du maître et l'humour acariâtre de son épouse. Il les crayonna tous deux dans l'une de ses pages d'album, à côté des personnages les plus connus de Besançon, à la fin de l'ancien régime. Ce recueil, qui a une valeur documentaire des plus intéressantes, est la propriété de M. Dayet, membre de la Société d'Emulation du Doubs.

Combette conserva, durant toute sa vie d'artiste et de professeur, une reconnaissance attendrie pour son premier maître. Lorsque celui-ci, après avoir réalisé une petite fortune par son talent et son travail opiniâtre, quitta définitivement Besançon, en 1784, pour retourner en Suisse, Combette vint le voir une première fois à Lucerne, deux ans après. Pendant son séjour, il dessina un excellent portrait du maître. Wyrsch est vu à mi-corps entièrement de profil. Son torse amaigri est serré dans une redingote déboutonnée, à petit collet, laissant dépasser une cravate blanche. La figure dououreusement expressive est très ressemblante, le nez et le menton volontaires n'accuseraient point l'approche de la vieillesse, si l'on ne remarquait pas les profondes rides du front. Une perruque poudrée, à double rang de boudins et à long catogan, laissent voir quelques mèches de cheveux dans le cou. La prunelle de l'œil gauche, seul visible, ne trahit point le strabisme, dans la paupière ouverte; mais elle ne perçoit plus la lumière du jour: Wyrsch est aveugle⁹⁾.

L'année suivante, le disciple fidèle revint encore au foyer de son infortuné professeur. Cette fois, il fit le portrait à l'huile de Mme. Wyrsch, pour faire pendant à celui de son mari. Cette toile ovale de 53 centimètres de haut sur 42 de large, est également déposée au musée de Stans. Marie Barbe Kayser, qui a dépassé la quarantaine, n'a pas le charme que l'âge mûr donne souvent aux femmes; elle a conservé son air commun et maussade¹⁰⁾.

On sait que c'est aux sollicitations de sa femme, qui ne se plaisait pas à Besançon, que Wyrsch céda en quittant une ville où sa clientèle ne faisait que s'accroître. Mais, comme il avait une véritable passion pour le professorat, le maître ouvrit bientôt à Lucerne une Ecole de dessin et de peinture, à l'exemple de celle qu'il avait fondée en France. Pendant deux ans, il peignit des portraits qui sont rangés parmi les meilleurs produits de son pinceau. Il fit également quelques tableaux d'histoire, parmi lesquels le plus remarquable se trouve dans la salle du tribunal, dans l'ancien Hôtel-de-Ville de Lucerne. Wyrsch considérait l'exécution de ce grand panneau, de 7 mètres de long sur 3 et demi de haut, comme le couronnement de sa carrière artistique: *La Législation de Moïse*.

⁹⁾ Ovale, sur papier, dans un encadrement simulé de 0,25 sur 0,20. Il porte, en bas, cette souscription: *I. M. I. Würsch peintre, âgé de 54 an(s) dessiné d'après nature par Marcellin Combette, an (sic) 1786*. Ce dessin original appartient à la Société des artistes de Zurich et figure sur le 45e feuillet de son 3e volume: *Malerbuch*. Il est inédit. — *Neujahrsblatt der Zürcher Kunstgesellschaft für 1847*.

¹⁰⁾ La toile porte au dos cette inscription: *Maria Barbara Josephe Keiser de Thurmadt née(e) à Stans en 1741, mariée à J. M. J. Würsch peintre de Buochs en 1762. Combette pinxit 1787*.

Au cours de l'année 1785, il en fit, au crayon, plusieurs croquis préparatoires, dont l'un est conservé au Musée de Stans; puis en 1786, une esquisse en couleurs, de 91 centimètres de long sur 36 de large, qui se trouve à l'abbaye d'Engelberg. Très intéressante au point de vue artistique, parce qu'elle est très poussée, cette toile offre un intérêt documentaire tout particulier.

De l'arrière plan, qui représente plutôt une vue des Alpes suisses qu'un paysage de la Judée, arrive la foule des Hébreux vers un monticule central, où se dresse le Prophète. Moïse, dans un costume de Grand Prêtre, soutient de la main gauche, sur un autel de pierres, les tables du Décalogue et, de la main droite, les présente au peuple prosterné. A droite, un homme engage un vieillard, des femmes et des enfants à se joindre aux fidèles. A gauche, sous un bosquet de palmiers, un groupe de femmes et d'enfants contemple la scène principale. Devant eux, au premier plan, un homme, vêtu à l'antique, est agenouillé et adore la puissance de Jéhovah.

La composition de grand style, commandée à Wyrsch par le Conseil de la Ville de Lucerne, est presqu'entièrement conforme à cette esquisse. Le peintre y travailla de longs mois, malgré l'affaiblissement progressif de sa vue. Elle était inachevée, à la fin de l'année 1786, lorsque le peintre devint aveugle. Ce furent ses élèves, probablement Diog, Mürren ou Obersteg, qui la terminèrent. Leur piété reconnaissante les autorisa à y apporter une légère modification. Dans la partie gauche du grand panneau, ils remplacèrent l'homme agenouillé au premier plan par l'image de l'Enfant Prodigue, avec sa besace derrière lui, les bras tendus vers les Tables de la Loi. Puis ils donnèrent à ce personnage, dont la figure est tournée de face vers le spectateur, les traits de Wyrsch rajeuni, reconnaissable à son strabisme. L'allégorie de l'artiste, revenu dans sa Patrie et lui offrant le dernier et grandiose témoignage de son talent, est tout à l'honneur des élèves du maître de Buochs¹¹⁾.

Le centenaire de la mort tragique de celui à qui la Ville de Besançon avait décerné le titre de citoyen, coïncida, en 1898, avec celui de l'Indépendance helvétique. A cette occasion, le sculpteur Franz Kaiser, de Stans, modela un beau buste en terre cuite de Wyrsch, que possède le fils de M. Joseph Zelger, avocat à Lucerne. Ce morceau ne vise pas à la ressemblance; mais il constitue une œuvre puissante, évocatrice de la grande âme d'artiste que fut celle de Melchior Wyrsch.

¹¹⁾ Une reproduction lithographique au trait et assez fidèle de ce tableau illustre, avec le portrait du peintre dont nous avons parlé plus haut, l'Annuaire de la Société des Beaux-Arts de Zurich pour 1863.